

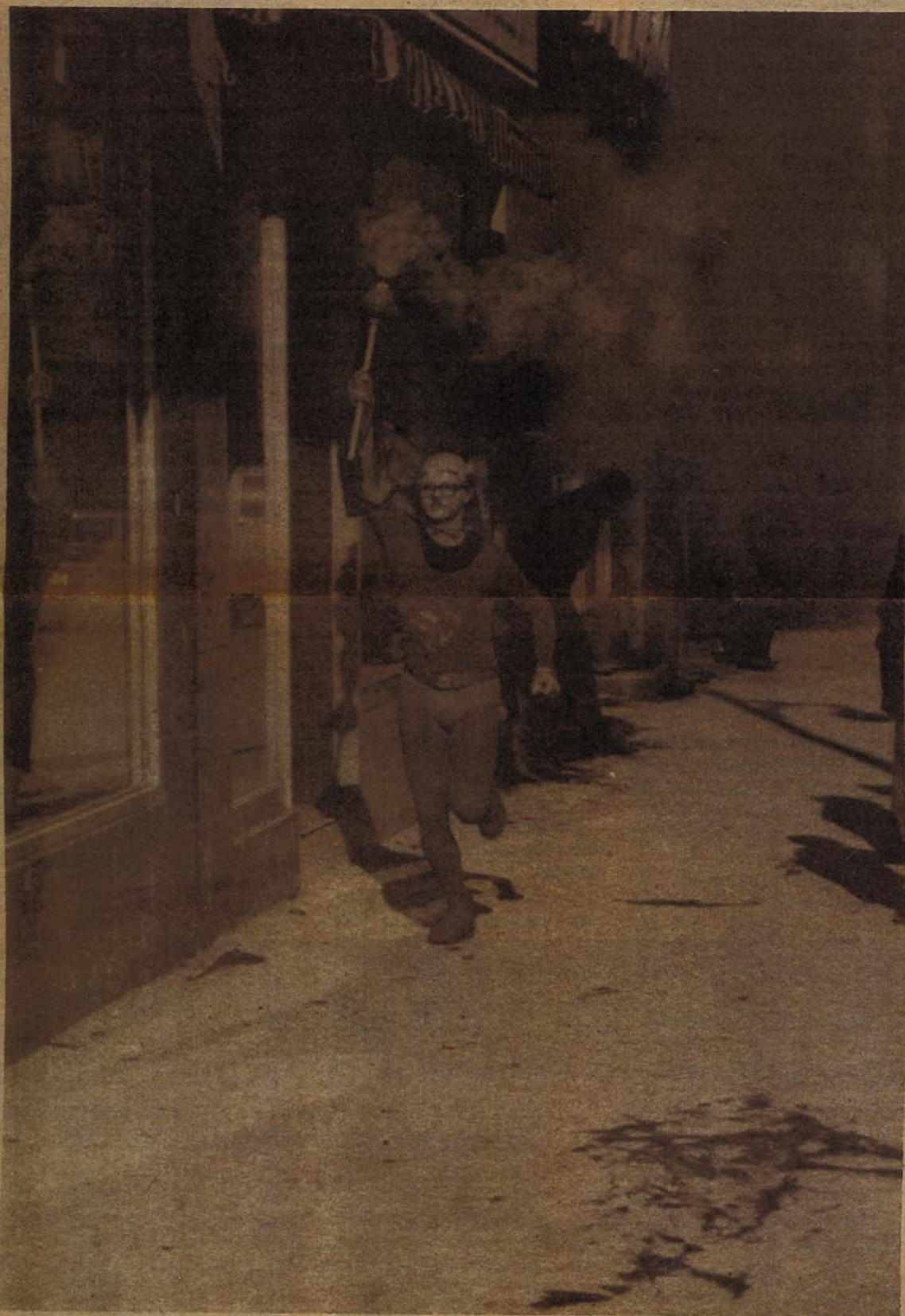
PLEIN CADRE

du jeune cinéma québécois

No 2 (scène 1, plan 2)

décembre 1979/50 cents

Super-Maire, l'homme de trois milliards



«Super-Maire, l'homme de trois milliards», c'est un film, produit à l'Université du Québec à Montréal, et réalisé par un étudiant : Jean-Claude Lauzon. Et ce film vient de remporter le Grand Prix Norman McLaren au Festival du film étudiant canadien qui vient de se terminer à Montréal. (Voir pages 3 et 6).

Cinéma régional

Lent déblocage en Abitibi-Témiscamingue

Comme nous l'avions indiqué dans notre précédent numéro, c'était au tour de la ville d'Amos d'accueillir cette année du 7 au 11 novembre, la Semaine du cinéma régional. L'Abitibi-Témiscamingue rendait ainsi hommage, pour la troisième année consécutive, à son cinéma.

Entreprise courageuse s'il en est, et que le public d'Amos aura su appuyer, peut-être pas avec tout l'enthousiasme que les organisateurs de cette Semaine escomptait, mais avec une ferveur qui aura indiqué que cette entreprise de diffusion avait sa raison d'être. Pour Jacques Matte, l'un des principaux responsables de la Semaine, les résultats sont satisfaisants. Car, si seulement 125 macarons ont pu être vendus (on prévoyait en vendre 250), il reste que chacune des projections aura su attirer entre 80 et 95 personnes. « Ce qui est finalement bon pour une ville de 12,000 habitants peu habituée à ce genre de cinéma. »

Pour Jacques Matte, en effet, une telle semaine de cinéma régional a pour fonction première de sensibiliser le monde (à commencer par les media d'information et les milieux culturels) à la réalité de ce cinéma. Et c'est là un travail de longue haleine, reconnaît-il. « On en est toujours à l'étape de la promotion ; et tout ce qu'on peut espérer, c'est que ça va déboucher bientôt sur des résultats tangibles. » Cette année, par exemple, un seul professeur sur les cent de la polyvalente d'Amos sera venu à la Semaine ; c'est bien peu, mais significatif du peu d'intérêt que le public québécois accorde à son cinéma.

Il faut donc que ce festival régional continue. « Il nous reste seulement à convaincre l'Institut de la rentabilité à long terme d'une telle entreprise. » Et puis, il faudra voir à modifier la formule afin de la rendre plus dynamique et peut-être aussi, plus ouverte au cinéma qui se fait dans les autres régions du Québec. « On ne peut pas indéfiniment présenter les mêmes films sur l'Abitibi-Témiscamingue, fait remarquer Jacques Matte ; et il faudra aussi que plus de réalisateurs puissent venir rencontrer le public, c'est ça finalement qui fait tout l'intérêt d'un festival. »

Cette année, quatre réalisateurs ont répondu à l'appel : Phil Comeau, Richard Boutet, Robert Cornélien et André Blanchard. Et parmi les films les plus appréciés par l'auditoire d'Amos, on retiendra le film de Richard Boutet, *La maladie*, c'est les compagnies ; celui de Phil Comeau, *Les Gossipeuses*, qui aura provoqué bien des réactions contradictoires ; et *Les Brûlés* de Bernard Devlin.

Les gens de Senneterre, de La Sarre et de bien d'autres villes de l'Abitibi-Témiscamingue n'attendent plus qu'à se laisser séduire par ce jeune cinéma régional qui n'arrivera à s'imposer que grâce au travail forcené de quelques maniaques du cinéma. À ceux-là, nos plus sincères félicitations.

PLEIN CADRE ÉDITORIAL

Et voilà le deuxième numéro de Plein Cadre, tout juste un mois après la parution du premier. Le rythme est donc pris, et on compte bien le tenir. D'autant plus que les commentaires élogieux que l'on a reçus depuis la conférence de presse du 30 novembre, durant laquelle aura été officiellement lancée Plein Cadre, nous encourage tous à mettre des bouchées doubles pour que ce journal devienne de plus en plus le lieu de ralliement du jeune cinéma québécois.

Mais un tel objectif ne sera atteint, il ne faut pas se le cacher, qu'à la condition que tous ceux qui participent à la grande aventure de notre cinéma décident aussi de s'impliquer dans cette aventure plus modeste, mais combien nécessaire, de ce journal. Et comme on l'a déjà indiqué, n'ayez donc pas peur de nous utiliser : on est là pour ça, c'est-à-dire pour vous servir, et servir le jeune cinéma québécois.

Dans ce numéro, deux grosses sections, mais les sujets abordés l'exigeaient ainsi. La première, sur le Festival du film étudiant canadien qui vient de se dérouler à l'Université Concordia. Les films québécois francophones y étaient atrocement sous-représentés et le jury étrangement anglophone (à l'exception du Québécois de service, en l'occurrence Jean-Claude Lord). N'empêche, du cinéma étudiant était présenté et c'est cela qui nous a intéressé. Yves Gagnon fait donc le point.

Et puis, il y a le cinéma belge. Que vient-il faire ici ? Il n'y qu'à lire les propos du cinéaste André Delvaux pour comprendre combien peuvent être éclairantes les expériences faites ailleurs, dans des situations peut-être pas identiques mais équivalentes.

À tous les lecteurs de Plein Cadre, une bonne année cinématographique, et pourquoi pas, beaucoup de projets en réalisation.

PLEIN CADRE

ORGANE OFFICIEL DE L'ASSOCIATION
POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

1415 est Jarry, Montréal, Québec H2E 2Z7
Tél.: (514) 374-4700, local 403

Pierre Chapleau, Yves Gagnon, André Paquay et Jean-Pierre Tadros ont participé à la rédaction de ce numéro. Si vous voulez vous joindre à l'équipe de rédaction de Plein Cadre, n'hésitez pas : envoyez-nous vos textes ou vos projets de texte et l'on communiquera tout de suite avec vous.

Rédacteur en chef: Pierre Chapleau
Conseiller à la rédaction: Jean-Pierre Tadros
Conception graphique: Graffitexte

L'Association pour le Jeune cinéma québécois (APJCQ) a pour mandat de :

- ☐ promouvoir le développement du jeune cinéma au Québec;
- ☐ offrir aux intéressés une structure de regroupement;
- ☐ assurer la formation et l'information;
- ☐ représenter le jeune cinéma auprès des organismes cinématographiques et du gouvernement;
- ☐ encourager la diffusion des films du jeune cinéma;
- ☐ organiser des activités sur le cinéma (festivals, colloques, assemblées, etc.).

Les membres du conseil d'administration de l'APJCQ sont : Gilles Cadieux, président; Richard Clark, 1er vice-président; Réjean De Roy, 2ème vice-président; Sylvain Bernier, secrétaire; Robert Sabourin, trésorier; Michel Payette; Pierre Jutras; Jean-Louis Séguin; Jean Lachance; Denis Boivin; Alain Morrier.

Plein Cadre est avant tout un outil de communication à la disposition du jeune cinéma québécois. Plein Cadre s'emploiera donc à établir un lien entre les différents cinémas régionaux du Québec. Et puisqu'on est là, apprenez à nous utiliser. Plein Cadre est ouvert à tous.

Les articles n'engagent que leurs auteurs, et nullement la rédaction ou l'APJCQ. Le plus grand soin et la plus grande attention seront apportés à tous les articles qui parviendront à Plein Cadre. La rédaction ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, des photos et de tout autre matériel.

Plein Cadre est envoyé gratuitement à tous les membres de l'APJCQ. L'abonnement annuel est de \$3.00 (pour 8 numéros).

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec

PLEIN CADRE INFORMATION

Caméra, son, montage

Les stages de formation débutent

Le 30 octobre, l'Association pour le Jeune cinéma québécois convoquait la presse pour leur présenter le premier numéro de Plein Cadre, leur parler du Festival international du Film Super 8 du Québec et leur donner, enfin, le programme des stages de formation. Pierre Chapleau, directeur général de l'Association et Richard Clark, du Festival inter-collégial du Collège Ahuntsic, ont ainsi pu s'entretenir avec une trentaine de personnes qui avaient répondu à l'invitation.

Des compte-rendus de cette rencontre ont paru dans La Presse, Dimanche-Matin, Le Soleil; CBF-Bonjour en a parlé; et à la télévision, « Toute la ville en parle », « Les Coqueluches » et les nouvelles de TVA.

C'est Pierrette Précourt, stagiaire auprès de l'APJCQ, qui était en charge de cette conférence de presse.

Les stages de formation de l'APJCQ débuteront les 8-9 décembre prochains. Durant cette première fin de semaine, Sylvain Bernier dirigera trois ateliers en Super 8, respectivement sur la caméra, le son et le montage. Le programme sera le suivant :

Le 8 au matin (à partir de 9h30), atelier Caméra :

- notions de base sur le fonctionnement;
- conseils pratiques sur la prise de vue;
- éclairage (exposition);
- pellicule.

Le 8 dans l'après-midi (à partir de 13h30), atelier Son :

- les différents systèmes sonores;
- les microphones;
- la prise de son.

Le 9 dans l'après-midi (à partir de 13h30), atelier Montage :

- repiquage du son (simple et double système);
- équipement de montage;
- étapes de montage d'un film.

Ces cours techniques sont d'une durée de trois heures chacun. Ils peuvent être pris séparément ou en bloc. Prix pour chaque atelier : \$5 pour les membres de l'APJCQ, \$7 pour les non-membres (\$10 si le non-membre ne s'inscrit qu'à un seul atelier).

Pour s'inscrire, contactez le secrétariat de l'Association.

Le stage de formation Son II : 16 mm se déroulera les 11, 12 et 13 décembre à 19 heures, 12 et 13 décembre à 19 heures, et se répètera les 15 et 16 à 10 heures. Il sera dirigé par René Lepire. Un prérequis : avoir participé à l'atelier Son I. Prix du cours : \$25.

L'atelier Son II : 16 mm se penchera sur :

- le tournage en son synchrone;
- les problèmes pratiques de prise de son;
- le transfert du son (repiquage).

On peut s'y inscrire en contactant le secrétariat de l'Association.

L'APJCQ a décidé d'appuyer l'initiative d'un groupe d'étudiants en tourisme qui, sous le titre « Un oeil nouveau sur le Québec », organise un Festival de films touristiques. Ce festival aura lieu à l'Hôtel de l'Institut, en octobre 1980. C'est un festival compétitif, et l'Association y offrira un prix de \$150.

Le 21 décembre, à Windsor, dans les Cantons de l'Est, un groupe de cinéastes organise une soirée dansante dont les profits serviront à terminer le montage de Réalité et fiction, un film en Super-8 de 60 minutes. La soirée se déroulera au Centre paroissial de Windsor. Le responsable en est René Noël.

L'Association salue cette initiative, et a décidé de l'appuyer techniquement et de la publier.

Le 5 novembre dernier, l'Association Acadienne du Cinéma présentait un film d'André Forcier, Le retour de l'Immaculée-Conception. Une trentaine de personnes ont assisté gratuitement à cette projection, nous indique Ginette Pellerin, qui ajoute : « Malgré la complexité du film, il a été très apprécié par ceux qui l'ont vu. »

Cette projection a été rendue possible grâce à l'aide de l'Association pour le jeune cinéma québécois.

DEVENEZ MEMBRE DE
L'ASSOCIATION POUR LE
LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Pour devenir membre de l'Association pour le Jeune cinéma québécois, ou renouveler sa cotisation, veuillez nous faire parvenir \$5.00 par chèque ou mandat-poste et nous indiquer vos :

NOM :
ADRESSE :
VILLE :
CODE POSTAL : TÉL :

ainsi qu'une liste des films et/ou des vidéos que vous avez réalisés ou/et auxquels vous avez participé, s'il y a lieu. On vous demandera de remplir la fiche « Profil du cinéaste » que vous pourrez vous procurer au secrétariat de l'Association.

Envoyez le tout à :
Association pour le Jeune cinéma québécois
1415 est Jarry, Montréal, Québec H2E 2Z7
Tél.: (514) 374-4700 (local 403)

Festival du film étudiant canadien

Film québécois : sous-représenté mais vainqueur

par Yves Gagnon

Le Festival du film étudiant canadien en était à sa onzième année d'existence le mois dernier, et à sa dixième présence à Montréal. C'est l'an dernier que le Festival s'est permis une petite fugue: «Étant donné que le Festival se veut canadien, nous avons cru bon de sortir de Montréal et de permettre aux gens de l'ouest du pays d'assister pour une fois au Festival», explique Lyse Beaulieu, coordonnatrice pour la troisième année consécutive. «Pourquoi Banff? Parce que Banff s'avérait un endroit propice et agréable pour la tenue d'un festival, poursuit-elle, en effet l'organisation était bien rodée et tout s'annonçait pour le mieux, quand Air Canada nous a foutu une grève sur le dos. Nous sommes à nouveau à Montréal cette année mais il se pourrait fort bien que nous allions ailleurs l'an prochain.»

Il ne faut y voir aucune animosité pour Montréal, selon Lyse Beaulieu, seulement un désir de décentralisation. Un mot bien à la mode par les temps qui courent.

Toujours est-il qu'il s'est déroulé à Montréal du 14 au 18 novembre, et c'est tant mieux pour ceux et celles qui ont su en profiter. Car il est toujours intéressant d'assister à un tel festival. Il arrive à l'occasion qu'on puisse voir de véritables petits chefs-d'œuvre, bien que la plupart soient de qualité moyenne. Mais quoi qu'il en soit, ils présentent tous un certain intérêt, ne serait-ce que parce qu'ils sont réalisés par des étudiants qui aspirent pour la plupart à une carrière professionnelle. D'autant plus que la participation à un festival et la réception éventuelle d'un prix s'avèrent une façon bien légitime de se lancer à cœur perdu dans ce qu'on pourrait appeler «la grande illusion».

On peut donc espérer, du moins s'imaginer, que parmi les étudiants en lice, il y en aura un qui deviendra cinéaste «professionnel» et remplira un écran cinématographique de notre belle «réalité canadienne». N'en déplaise à ceux qui souhaitent voir, un jour, un cinéma québécois illuminer les écrans nationaux et internationaux.

Sous-représentation

En effet, les universités francophones étaient pour la onzième fois sous-représentées. C'est un fait, mais pourquoi? La question se pose depuis longtemps chez les spectateurs en très grande partie francophones.

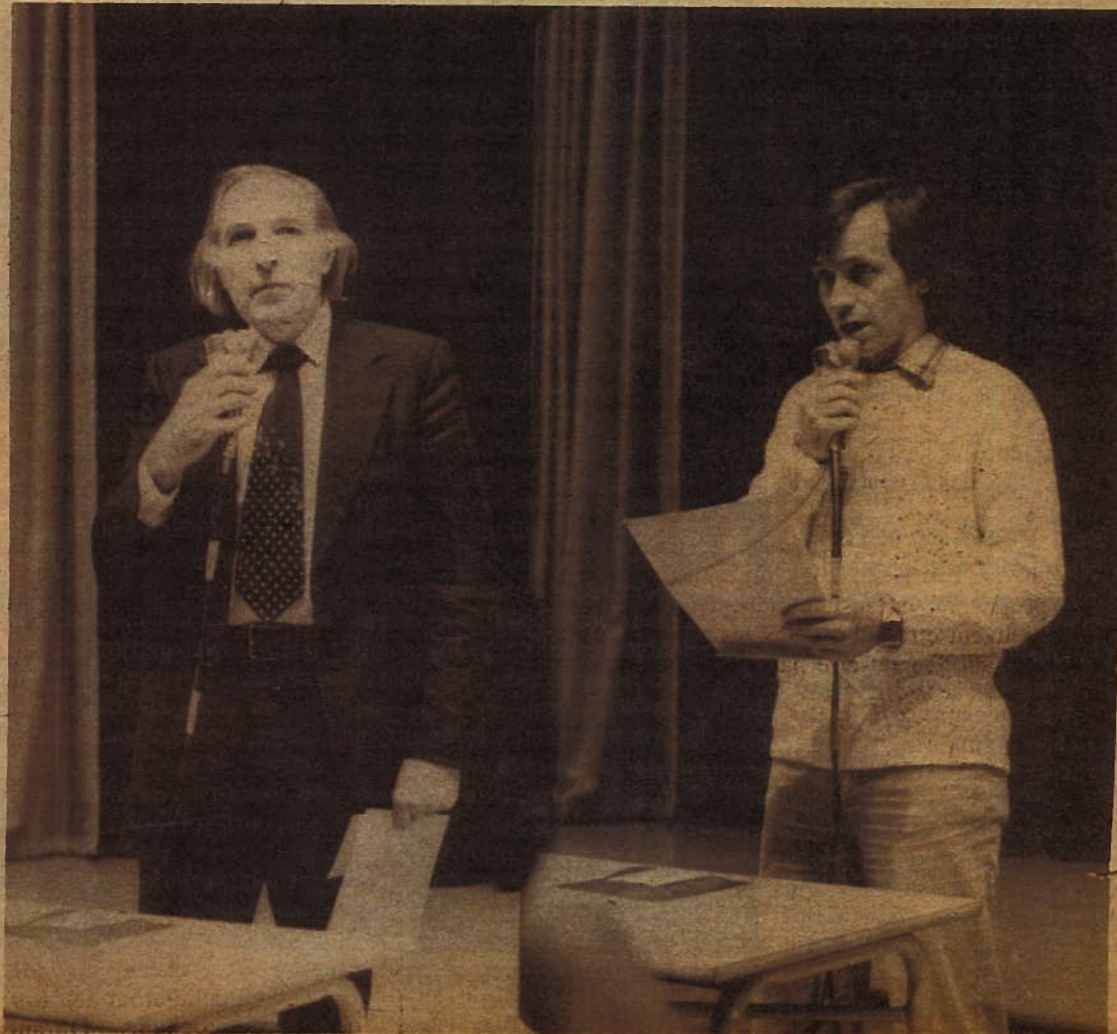
Il y a trois ans exactement, Robert Cornélius et Paul Crépault, alors cinéastes-étudiants, soulevaient ouvertement le problème à l'intérieur même des pages de *Débobinons*, le prédécesseur de *Plein Cadre*. Ils parlaient même de discrimination; c'est tout dire. C'était peut-être pousser loin l'accusation. Aujourd'hui, avec la loi 101 en tête, on se frustre un peu moins vite sur cette question. Néanmoins le fait demeure...

«La participation des universités est sollicitée, sans aucune exception, par courrier et par téléphone auprès des départements de cinéma et des professeurs concernés, plusieurs mois avant la tenue du festival», précise Lyse Beaulieu. On peut donc en conclure que les universités francophones étaient au courant de l'existence du festival. Et elles l'étaient puisque l'Université du Québec (UQAM) y a présenté un film qui a franchi l'étape de la sélection et l'Université de Montréal en a présenté trois dont un seul a été sélectionné. Un film venait également de Rivière-du-Loup, mais il s'est vu refuser l'accès à la compétition.

Comment s'opère la présélection?

Le comité de présélection reçoit une table d'appréciation sur laquelle il accorde des points pour les différentes techniques de chacun des films: son, image, montage, mise en scène, etc... Ensuite, il additionne les cotes et élimine les plus mauvais. Le comité ne doit s'astreindre à aucun nombre maximum de films acceptés. Cette année, le comité a visionné 68 films dont 41 ont été sélectionnés. Il aurait pu les accepter tous s'il les avait jugés valables.

Les critères se veulent donc exclusivement techniques, accordant ainsi aucune attention particulière au contenu. Malheureusement, l'enseignement technique a été particulièrement déficient jusqu'à maintenant dans les universités francophones.



Gerald Pratley et Jean-Claude Lord discutant avec le public lors du festival

nes. Les films n'ont donc pas une qualité technique suffisante pour compétitionner avec ceux des départements de cinéma beaucoup plus développés des universités anglophones.

Contacté par téléphone, Claude-Yves Charron, directeur du module de communication de l'UQAM, nous explique ainsi le problème: «Nous envoyons au Festival des films que nous croyons susceptibles de se mériter un prix; c'est-à-dire les films qui ont joué, au moment de leur réalisation, d'un budget suffisant pour atteindre une qualité technique certaine. Mais ils sont rares. Par exemple, le film de Jean-Claude Lauzon, *Super-Maire*, a non seulement reçu une aide financière et technique de l'UQAM, mais également une aide de l'Office national du Film. On peut le voir aux résultats obtenus. Mais c'est le seul. Jusqu'à maintenant, les départements de cinéma jouissaient de très petits budgets et de peu d'équipement. Mais les choses vont changer, car l'entrée au nouveau campus nous donne accès à de nouveaux équipements, comparables à ceux des universités anglophones.» C'est à souhaiter.

Un fait à noter également... L'UQAM offre d'abord et avant tout un cours en communication avec une année de cinéma en option. Contrairement aux universités anglophones, dont

Concordia, qui offrent un cours de cinéma de trois ans. Ce qui donne aux étudiants de ces universités beaucoup plus de temps à consacrer à leurs productions, ainsi que plus d'argent et d'équipement. Aux dires de Lyse Beaulieu d'ailleurs, Concordia posséderait suffisamment d'équipement pour mener trois longs métrages de front, une comparaison qui en dit long. De toute façon, arrêtons ici la comparaison, puisqu'il faudrait alors faire le procès de l'enseignement dans nos universités. Ce serait peut-être utile, mais laissons cela pour une autre fois.

Comment s'opère la remise des prix?

Nous avons maintenant une idée des raisons pour lesquelles les universités francophones se retrouvent sous-représentées au Festival. Il en existe certainement d'autres, comme l'opposition de certains au caractère compétitif du festival, ou plus simplement une peur viscérale face à la participation. On n'ira certainement pas interroger chacun des cinéastes pour connaître leurs raisons. Contentons-nous de savoir qu'il ne semble pas y avoir de discrimination de la part de l'organisation et que tous sont appelés à participer au Festival à part égale.

Comment procède donc le jury pour la remise des prix?

Quarante et un films se retrouvaient en compétition dont

douze francophones, un de l'UQAM, un de l'Université de Montréal, et dix de Concordia. Le comité de présélection devait offrir une liste de films susceptibles de donner matière à délibérer aux membres du jury. Maintenant ce jury doit aller un peu plus loin, ne plus s'attarder à la technique mais analyser également le contenu, la psychologie des personnages s'il y a lieu, ainsi que la «personnalité» du film dans son ensemble. Est-ce un point d'ordre lancé au jury? Certainement pas. Mais aux dires de Jean-Claude Lord, président du jury, c'est la façon dont il a procédé, accordant ainsi une importance à l'impact global du film, quitte à sauter par-dessus certains défauts techniques.

Certains membres du jury allaient même jusqu'à prétendre ne se soucier aucunement de la technique, mais plutôt des sentiments provoqués lors du visionnement du film. On s'attarde donc davantage aux propos véhiculés que lors de la présélection.

Voici en bref la façon dont le jury a procédé pour remettre les prix, telle qu'expliquée en effet par les jurés eux-mêmes alors qu'ils étaient appelés à répondre aux questions du public, lors d'une discussion tenue le samedi après-midi à la suite de la projection des films gagnants du prix Norman McLaren des précédents festivals. «Les décisions

(suite à la page 6)

Petites annonces

De l'équipement à vendre
Des services à offrir

Plein Cadre est là pour vous aider

Situation du cinéma en Belgique

Delvaux et la démarche des cinéastes belges

une entrevue
de Yves Gagnon

Bruxelles, une journée dans la première semaine de septembre. André Delvaux me donne rendez-vous au British Tavern pour 16 heures.

Quelle question poser quand on rencontre quelqu'un comme André Delvaux qu'on connaît à peine et qu'on veut traiter d'un cinéma qu'on connaît très mal ? Les premières questions qui viennent à l'esprit : «Y a-t-il un cinéma belge ?» et, «Si oui, est-il représentatif de la Belgique et des Belges ?»

Banal, n'est-ce pas ? Et pourtant on réalise que la question se pose quand on prend connaissance de la réponse que va nous donner André Delvaux dans les lignes qui suivent. D'ailleurs, n'est-ce pas là des questions qu'on pose souvent au Québec ? Surtout depuis qu'une vague (devrais-je dire raz-de-marée ?) a envahi le Québec et nous inonde littéralement de coproductions qui sont trop souvent, pour ne pas dire toujours, très très loin de la réalité québécoise.

Eh oui ! La Belgique est un petit pays de près de dix millions d'habitants, ce qui signifie que son cinéma est non rentable, à moins qu'il ne soit vu hors frontière. Comme au Québec, quoi !

On produit tout de même beaucoup de films en Belgique. Assez, en tout cas, pour qu'un certain cinéma se marginalise, non pour des raisons pécuniaires mais pour des motifs idéologiques. Il ne faut quand même pas prétendre que la Belgique est l'Eldorado du cinéma, loin de là. Puisque le gouvernement doit encore et toujours investir pour que ce cinéma puisse survivre. Mais plusieurs films parviennent à se soustraire aux subsides gouvernementaux. C'est d'ailleurs le cas pour le film *Une femme entre chien et loup*, réalisé en coproduction avec la France.

Bien qu'à ses débuts, la coproduction semble convaincre de plus en plus de gens en Belgique. On a déjà paraphé des ententes avec une dizaine de pays ; le Canada n'est pas encore de ceux-là. Et bien qu'à ses débuts, la Belgique a produit une dizaine de films en coproduction durant les dix-huit derniers mois, et là je ne parle que des films à scénario et réalisation belge. Ce qui est une nette avance sur le Québec (ou le Canada). Évidemment qu'on tourne beaucoup ici, mais tourner ne signifie pas produire, pas plus que réaliser, car voyez-vous, les Américains ne font pas de coproductions, ils tournent ici uniquement pour des raisons financières.



André Delvaux lors d'un tournage

Beaucoup de cinéastes belges se refusent à un certain optimisme ; peut-être est-ce dû à une «paranoïa» caractéristique aux créateurs. Mais bien qu'ils disent être encore dans le noir, ils avouent voir le bout du tunnel.

André Delvaux, chef de file du cinéma belge des dernières années, nous entretient donc de la conscience acquise il y a quinze ans et qui a donné naissance à un cinéma, ou plutôt deux : un traditionnel et un marginal.

André Delvaux : « Je crois qu'il faut répondre en disant ce qu'on entend par cinéma belge. Si on entend par là des films qui ont été tournés en Belgique et qui sont pour l'essentiel de production belge, et qui se distribuent dans les salles — ou ne se distribuent pas — dans ce cas-là, oui, le cinéma belge existe. Parce qu'on peut faire un catalogue des films qui ont été produits chez nous depuis les quinze dernières années par exemple, et qui touchent à la fois au domaine du long métrage de fiction, des films de télévision, des films d'enquête et au domaine des courts métrages d'intentions politiques ou d'intentions esthétiques. On peut effectivement dresser une liste des films belges.

«Par contre, si on entend par cinéma belge un cinéma qui représente la vie des Belges, l'existence belge dans ses différents aspects, dans ce cas-là la réponse est très douteuse. Car je pense qu'à la vision des films belges qui sont distribués à l'ex-

térieur du pays, et même à l'intérieur, on n'a pas l'impression d'une approche fidèle de la vie réelle, vies extérieure et intérieure des gens du pays, que ce soit du point de vue politique, psychologique ou de la description de la société.

Un long métrage à tout prix

«Précisons cela. Il y a eu, tout d'abord, la grande pulsion qui a provoqué la réalisation en Belgique de plusieurs films qui se distribuent dans les salles et qui peuvent se distribuer dans le monde ; elle date d'une bonne quinzaine d'années. À ce moment, disons jusqu'à 1960 du moins, le cinéma belge n'existait que par ses courts métrages. Ces courts métrages étaient alors des films spécifiques sur l'art, sur l'industrie, sur des sujets particuliers qui étaient des sujets de commande, et des films d'animation. Mais la caractéristique principale du court métrage est qu'il se distribue difficilement — vous devez le savoir au Canada — et qu'il ne se diffuse pratiquement pas à l'échelle internationale. Si donc il faut dire que le cinéma belge avant 1960 en était un de court métrage, on peut tout autant dire qu'au niveau des salles le cinéma était inexistant. Et c'est précisément de cette constatation que les cinéastes et les aspirants cinéastes de chez nous ont fait leur ambition d'exister dans les salles.

«Comme on ne pouvait exister dans les salles que par le

long métrage de fiction, le grand rêve de tous était d'en faire un. On pouvait également compter sur les organismes déjà existants pour créer un système qui permette cette naissance. Eh bien, avant 1960, rien n'était coordonné en Belgique à cet égard, les seules aides étant données à des courts métrages. Le long métrage n'était l'affaire que des producteurs ; et comme ces derniers trouvaient qu'il y avait infiniment trop de risques à investir dans ces films, ils ne le faisaient pas. Et quand «par hasard» il s'en faisait un, les risques étant énormes, ces films étaient des échecs dans la presque totalité des cas. Par conséquent, la naissance d'un cinéma de long métrage belge date de la mise en place d'un système d'aide mieux organisé dès 1965. Plus précisément lorsque les deux cultures, flamande et française, ont décidé de venir en aide au long métrage de fiction.

«Je pense qu'un levier important dans cette politique a été le fait que mon premier film, *L'homme au crâne rasé*, qui n'avait pas été produit par un producteur privé mais par la télévision flamande, avait eu un grand succès de prestige international et avait subitement donné confiance à tout le monde. Ce qui semblait sur le point d'éclore à ce moment-là a en effet écloré : les commissions ont été mises en place et il a été décidé d'investir annuellement dans le long métrage.

«Je pense qu'à partir de là s'est développée une production plus systématique du long métrage de fiction qui, pratiquement tous, à de très rares exceptions près, est construite sur la subvention de l'État. Voilà pourquoi le cinéma belge existe bel et bien, mais cela ne veut pas dire que ce cinéma soit particulièrement et justement représentatif de la réalité belge.

«Pourquoi maintenant, puisque je fais moi-même du cinéma distribué dans les salles — en ayant fait très peu d'autres ; et qu'alors là, ils étaient pour la télévision — pourquoi, dis-je, ces films ne me semblent-ils pas très représentatifs de la réalité.»

Le traditionnel appelle le marginal

«Eh bien, parce que l'ensemble du système a provoqué les gens à s'orienter vers l'acceptation des aides gouvernementales. Au début, on présentait un sujet, pas autant pour la nécessité de dire certaines choses, mais plutôt pour la nécessité d'obtenir l'aide nécessaire. Par conséquent, les sujets étaient nourris d'un certain conformisme, ils étaient souvent de type culturel comme par exemple, adapter les œuvres célèbres

de la littérature belge. Du coup, bien sûr, les commissions de la culture n'ont pas refusé l'aide puisqu'il s'agissait d'œuvres prestigieuses. Je crois que l'ensemble de la production belge — entendre production subventionnée — porte les caractères ou, disons, les stigmates de toutes productions subventionnées dans un certain cinéma. C'est-à-dire que la production belge présente les mêmes caractéristiques que, par exemple, la production officielle polonaise où on ne fait pas d'autres films que des films subventionnés, mais ces derniers sont de type socialiste.

«La différence est que chez nous, on ne fait pas une production de type socialiste ; c'est une production qui est conforme aux grandes zones idéologiques de l'État belge et que l'ensemble des œuvres qui toucherait à des problèmes en fin de compte étrangers à cette production subventionnée, se retrouvera forcément dans un cinéma de type marginal. Même si elles ont l'intention d'avoir une certaine largesse d'esprit, les commissions n'iront jamais au-delà de cette largesse et ne se situent jamais dans une production qu'elles appelleraient, qu'elles appellent, des œuvres «subversives».

«En effet, l'ensemble des films qui, chez nous, depuis quinze ans, ne se situent pas dans la ligne traditionnelle des sujets, et l'ensemble des films qui ont voulu délibérément être des films d'action sociale ou d'action politique, n'ont pas été faits à l'intérieur des programmes d'aide. Ils se sont très vite marginalisés parce que leur sujet convenait rarement à la demande des salles.

«De là, je crois, provient en gros l'existence en Belgique de deux grandes zones de films : — une zone qui se situe au-dessus de la ligne de flottaison et qui représente les films produits avec les aides d'État qui trouvent, bien ou mal, peu ou beaucoup, le chemin des salles ; — et d'autre part, un ensemble devenu plutôt marginal de films qui est probablement plus représentatif des contradictions et des problèmes de notre société.

Ces derniers se sont marginalisés parce que leur projection est souvent liée à des conditions particulières. C'est là, je pense, une définition devenue courante du film marginal. Car on retrouve dans le film marginal des intentions peu ou très marquées, de faire exploser des systèmes et de décrire des mécanismes socio-politiques qui ne trouvent jamais place dans les salles et qui trouvent rarement une place très ouverte dans les télévisions.

« Le grand rêve : faire un film de fiction »

«C'est pour tous les films une question de décision de la part des commissions gouvernementales, et a si une question de rentabilité. Au départ, la décision des commissions va s'arrêter quelque part où l'oeuvre présenterait un caractère dit «injurieux ou subversif», malheureusement; et d'autre part, c'est évidemment une question de rentabilité puisqu'il est très évident qu'on ne peut pas produire un film de 15 à 20 millions (FB) sans se préoccuper de la rentabilité de ce film, sans quoi l'argent ne vient pas. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le cinéma marginal cherche ses propres zones de rentabilité à travers les petits formats, soit le 16mm et le super-8, et de plus en plus dans la vidéo, qui vont permettre me semble-t-il l'éclosion d'une toute nouvelle approche dans le traitement des sujets interdits aux salles.

«C'est là globalement la situation du cinéma belge.»

Une femme entre chien et loup

«Je reviens à une question personnelle...

«J'étais très conscient de cette situation depuis plusieurs années, ainsi que de ma place occupée à l'intérieur de cette production subventionnée. Comme mes films traitaient davantage de la vie intérieure des individus plutôt que de la vie socio-politique des groupes, ils n'ont jamais connu de difficultés de la part des commissions. Cependant, j'ai ressenti le besoin de me rapprocher plus de la vie réelle des gens de mon pays, et c'est la raison pour laquelle j'ai forcé un barrage en obtenant une aide pour un film qui traite d'un problème grave en Belgique qui est resté un ensemble d'abcès non ouverts chez nous. Il s'agit du problème de l'opposition des communautés flamande belge à communautés et des contradictions existantes à l'intérieur de la communauté flamande belge à partir des oppositions qui ont été créées par la guerre, la collaboration, la résistance et l'opposition des idéologies. C'est un sujet tabou chez nous; mais j'ai réussi à l'imposer et je pense que cela ouvre une voie possible. Cela montre qu'il est possible, à l'intérieur d'une production subventionnée, d'imposer un sujet qui traite d'une manière sérieuse et sans compromis de problèmes sociaux et politiques graves.

«Mon film, Une femme entre chien et loup, traite d'un problème douloureux à l'intérieur de la communauté flamande, problème qui n'est pas du tout résolu; c'est un problème sur lequel les hommes s'accrochent politiquement. Or le problème est traité à découvert dans ce film et je crois que ce n'est pas

un hasard s'il est maintenant distribué à Bruxelles depuis vingt semaines et a trouvé sa distribution dans un très grand nombre de pays, parce que je suis convaincu que les gens se sont sentis profondément touchés par ce sujet. Je pense que cela peut donner courage à beaucoup et prouver qu'il n'est pas impossible de traiter ce genre de sujet à l'intérieur d'une forme qui trouve sa place dans la distribution des cinémas; de telle sorte que l'on quitte à ce moment-là le côté confidentiel de la distribution du cinéma marginal.»

Plein Cadre: Ne faut-il pas avoir votre expérience pour se voir accepter une aide

sur de tels sujets ?

«Je ne peux pas parler d'expérience... je pense qu'il faut en venir à faire un film qui tienne comme film, comme c'est le cas des films de Chris Marker. Un film à sujet politique agressif doit être aussi bien fait que n'importe quel autre film... je veux dire qu'un film mal fait n'a que très peu de chance de trouver sa voie vers le public, parce que de toute manière, quand vous prenez 90 ou 120 minutes du temps d'un spectateur, quel qu'il soit, vous ne pouvez pas lui balancer à la figure n'importe quoi comme image ou comme son ou comme construction, sous prétexte que votre bonne foi est entière au niveau politique. Il est très évident que cette

forme d'expression cinématographique doit être très avancée, et c'est la raison pour laquelle je suis, moi, emballé par plusieurs des films de Chris Marker. Parce j'admire en même temps l'homme qui impose un point de vue politique sur le monde actuel, et en même temps l'homme qui sait le faire à travers une forme très esthétique, rendant ainsi cette action infiniment plus efficace. Il suffit de voir le début de son film, Le fond de l'air est rouge, pour se rendre compte que la qualité esthétique n'est pas incompatible avec l'expression politique directe... et j'en suis profondément convaincu.

«Je crois, en principe, que rien n'empêche un film de ne pas être marginal. Il doit exister

beaucoup de tempéraments «violents» qui ne parviennent pas à s'intégrer dans les formes de distribution traditionnelle; alors, ils obtiennent une très grande qualité dans cette marginalisation, disons que cette qualité comporte une même proportion de films intéressants et médiocres que la proportion des films passant dans les salles. Enfin, la marginalisation ne peut pas être un paravent, ne peut pas être un refuge... or, elle l'est dans certains cas. Selon moi, la marginalisation est un état de faits et non un prétexte. Je pense que beaucoup de gens éviteront de vous le dire par peur d'être taxé de réactionnaires... c'est aussi simple que ça.»

Pourquoi une école de cinéma ?

On caresse depuis longtemps au Québec l'idée d'avoir une école de cinéma. Yves Gagnon a donc profité de sa rencontre avec André Delvaux pour lui demander ce qu'il pensait des écoles de cinéma et de leurs rôles. Il faut rappeler qu'André Delvaux est aussi professeur de cinéma et est le co-fondateur de l'INSAS, une école de cinéma qui a accueilli bien des Québécois.

«D'abord, clarifions un point immédiatement: que l'on fasse du cinéma marginal ou du cinéma traditionnel, on a tous, ou presque, reçu une formation technique dans nos écoles. Ceci dit, les gens passent facilement d'un registre à l'autre; les techniciens passent de la télévision d'un film marginal au film pour la télévision au film pour les salles, et vice-versa.

«Les écoles sont nées de la même conscience aux environs des années 60. À ce moment, il semblait à plusieurs d'entre nous, parce que j'en étais, qu'à l'image de ce qu'il s'était passé en Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie avant, il était nécessaire de donner une formation plus systématique à des techniciens, de ne pas laisser les gens se former sur le tas, mais d'essayer de créer une infrastructure technique progressive sur laquelle pourrait s'appuyer la naissance d'un cinéma, chez nous. C'est pourquoi les écoles sont là avec des spécificités belges que nous connaissons bien. (Voir l'encadré.)

«Sans qu'il soit question de fusion, les deux écoles se rejoignent de plus en plus en plusieurs points, de telle sorte qu'il nous soit maintenant possible de faire une différence entre les techniciens sortant d'une école ou de l'autre. Tous sortent sensiblement avec les mêmes qualités... ou les mêmes défauts.

«Ces écoles sont de type international. Plusieurs étudiants viennent de partout dans le monde et sont sélectionnés au même titre que les étudiants belges. À l'INSAS, la proportion est certainement de 50/50. Le but premier de ces écoles est de former des techniciens du cinéma, et non des réalisateurs ou des auteurs. On peut, bien sûr, former des gens à la réalisation, mais pas du tout au génie personnel, évidemment.»

Plein Cadre: N'y a-t-il pas danger avec autant d'écoles pour un si petit bassin de population de créer davantage de chômeurs que de techniciens du cinéma ?

«Alors là, je suis formel. Les gens qui se forment sur le tas ont une vie encore infiniment plus difficile que les gens des écoles. Je veux dire qu'alors là ce sont les crèves misères systématiques et personne ne voudrait revenir à la période de 1960 à moins de ne pas connaître la situation.

«Dans ce cas, on pourrait comparer le cinéma à toute autre profession et préconiser ainsi la fermeture de toutes les universités. Puisque le taux de chômage chez les techniciens n'est pas plus élevé que le taux de chômage correspondant aux autres professions. Le phénomène est beaucoup plus large que le problème cinématographique seulement. Et ce n'est pas à cause d'un phénomène purement social, bien que dramatique, qu'il faut laisser tomber les bras et tarir ainsi les sources mêmes d'une possibilité de travail.

«Si à une absence de travail il faut combiner une absence de formation, alors là le problème est doublement grave. Il faut, selon moi, laisser les universités ouvertes, mais bien faire comprendre aussi la situation actuelle de chômage aux futurs techniciens. Pour ce qui est de régler ce problème, qui se veut international et présent dans toutes les sphères de la société, il faut s'attaquer à cette société

et non aux maisons d'enseignement; il ne faut surtout pas se tromper d'ennemi.»

La télévision

Il ne faut pas croire non plus, comme certains le prétendent, que la création des écoles, c'est-à-dire la formation d'éventuels chômeurs, a été souhaitée afin d'obliger le gouvernement à créer des emplois. La création des écoles a été souhaitée afin de former des techniciens aptes à mieux remplir les rôles qu'ils seront appelés à jouer au sein d'un cinéma qui tend à se développer... et aussi pour la télévision. Surtout pour la télévision. Au contraire du cinéma, qui est une institution semi-privée ou semi-étatique, et qui connaît les aléas du marché et fluctue à même l'économie, la télévision connaît toujours un développement rapide et constitue aujourd'hui l'essentiel de l'emploi, non pas pour la production de films, mais bien de programmes de télévision.

«Comparativement à la télévision canadienne, ou nord-américaine, la télévision belge connaît un peu de retard, ou devrais-je dire, de répit dans le développement de la vidéographie puisqu'elle utilise encore beaucoup le médium cinéma.

«En effet, nous assistons actuellement à un phénomène général qui est le remplacement d'un médium par un autre, c'est-à-dire le remplacement du médium cinéma par le médium magnétique. Ce phénomène implique bien sûr une reconversion des écoles. Car de toute évidence, les écoles de cinéma s'adaptent et possèdent déjà leur département vidéo qui croît sans cesse chaque année, alors que le département cinéma est plus stagnant bien qu'il approfondisse toujours ses techniques.»

Les écoles de cinéma

Il y a longtemps qu'on se demande si une «école de cinéma» serait souhaitable au Québec; de la façon dont termine André Delvaux, on doit se demander sincèrement si une «école de télévision» ne serait pas préférable.

Toujours est-il qu'il existent en Belgique trois écoles qui osent encore enseigner les techniques cinématographiques...

Deux francophones:

- l'FIAD, l'Institut des Arts de Diffusion qui, d'origine catholique, offre un enseignement privé dit «libre»;
- l'INSAS, l'Institut national supérieur des Arts du Spectacle

qui, d'origine étatique, offre un enseignement public et gouvernemental.

Une flamande: le RITZ qui est l'équivalent de l'INSAS, c'est-à-dire public et gouvernemental.

Les deux écoles francophones sont ouvertes aux étrangers. Pour ceux que le voyage intéresse, voici l'adresse de ces deux écoles:

FIAD
15, avenue de Tervueren
1040 Bruxelles
Belgique

INSAS
8, rue Thérésienne
1000 Bruxelles
Belgique

Un jury très majoritairement anglophone

(suite de la page 3)

sont on ne peut plus subjectives et arbitraires, étant tous et chacun influencés par nos expériences personnelles, nous dira Jean-Claude Lord, il ne faudrait pas que les oubliés considèrent la décision du jury comme un prétexte pour mettre fin à leurs ambitions cinématographiques. Si vous croyez à ce que vous faites, eh bien, continuez !»

Voilà une façon bien diplomatique de déclarer tout le monde gagnant. C'est d'ailleurs sur ce genre de commentaires que certains remettent en question le caractère compétitif d'un tel festival. D'autres n'y voient aucune objection (particulièrement les gagnants). Mais jusqu'à maintenant, nous ne sommes pas parvenus à faire un véritable bilan négatif aux festivals compétitifs. (Pour les autres types de compétition, voir le film Les vrais perdants d'André Melançon.)

Je voudrais soulever un dernier point en ce qui a trait au jury. Sur les six membres, cinq étaient anglophones. Contrairement à la croyance populaire, ce n'est pas un défaut, mais après les avoir entendus converser lors de la discussion de samedi, je mets en doute le bilinguisme de plusieurs d'entre eux. Il est difficile de s'intéresser aux propos d'un film quand on ne comprend pas un trait mot de la langue utilisée. Je soupçonne Jean-Claude Lord d'avoir servi d'interprète plus souvent qu'à son tour.

Et le Festival, lui...

Pour en revenir au Festival même, il a connu une baisse de participation très marquée cette année; 68 films sélectionnés alors qu'il a déjà connu une année record de 105 films. Selon Lyse Beaulieu, c'est un phénomène normal. On toucherait cette année une nouvelle génération d'étudiants qui devrait augmenter sa production dans les années à venir. Ce phénomène, semble-t-il, se reproduit tous les trois ou quatre ans.

Un autre problème: l'absence de la presse. Le Festival n'a donc bénéficié d'aucune couverture importante dans les journaux. Ce qui est, sans doute, une des raisons majeures qui fit que la participation du public était aussi en régression. La première journée, le Conservatoire d'Art cinématographique était à peine à moitié rempli. Ce qui n'était pas le cas pour les années précédentes (abstraction faite de l'année dernière, alors qu'il se tenait à Banff). Heureusement, la participation du public devait aller en augmentant à mesure que les soirées passaient, jusqu'à la dernière, celle de la remise des prix, alors que la salle était remplie à pleine capacité.

Les films maintenant...

Baisse de participation des cinéastes étudiants, baisse du public, et, fermons la bouche, baisse dans la qualité des films. «Nouvelle génération» ! dit-on. «Ça paraît !» dirais-je. Les films me semblaient vraiment moins bien finis techniquement que par les années passées. On était peut-être mieux avec l'équipement «cheap», tout compte fait. Règle générale, les films se voulaient bien faits mais sans contenu, aujourd'hui le contenu y gagne mais la technique laisse vraiment à désirer.

Si ces films étaient vraiment mauvais, les films des universités francophones auraient-ils leur place dans la compétition ? Même pas ! Remarquez qu'ici j'extrapole un peu. Je n'ai vu qu'un film de l'Université de Montréal, celui présenté au Festival (et il était intéressant), et aucun film de l'Université Laval, qui a été totalement absente du Festival. Mais j'ai eu l'occasion de voir les films de l'UQAM, mardi le 13 novembre, et vraiment, mis à part Super-Maire, aucun ne mérite d'être vu. Ils se voulaient tous des exercices de cours que seuls les étudiants qui ont participé à leur réalisation pouvaient comprendre. Un public plus large perdrait son temps.

Pour en revenir au Festival, peu de films méritaient d'être soulignés, mais le jury a quand même jugé bon d'accorder les prix. Ce serait fastidieux de critiquer chacun des films, mais allons-y par catégorie:

• Catégorie animation:

Cette catégorie a vraiment fait bonne figure, exploitant surtout le dessin animé. Il n'y a pas mille façons de faire un dessin animé, et si on possède la bonne, le film est bon. Le Sheridan College semble se surpasser dans le domaine.

• Catégorie documentaire:

C'est malheureusement l'enfant pauvre du Festival. Vraiment, il y a des traditions qui se perdent. Seulement quatre films se retrouvaient dans cette catégorie et aucun n'était plus sérieux que l'autre. Le jury s'est d'ailleurs limité à une mention; et c'était, selon moi, justifié.

• Catégorie expérimentale:

Ces films, au nombre de dix, étaient des expériences hautement sophistiquées, je vous jure. Évidemment, j'en ai encore beaucoup à apprendre en cinéma, mais je regrette, je n'ai rien compris à ces films; et j'ai essayé, croyez-moi. Que voulez-vous ! Je ne peux me faire à l'idée que des gens puissent délibérément presser sur la gâchette d'un Kodak sachant au départ que ce film n'intéressera qu'une poignée d'érudits. Le cinéma coûte suffisamment cher pour qu'on l'utilise à d'autres

fins que celles d'exciter ses propres perceptions ultra-sensorielles. Le futur Festival international du Super-8 a trouvé un deuxième terme pour cataloguer ce type de films: les «inclassifiables». Un exemple que le Festival étudiant devrait suivre.

• Catégorie fiction

La plus riche, 21 films, et la plus intéressante. Les sujets reflétaient souvent des préoccupations propres à des étudiants, d'autres des préoccupations sociales, et la majorité des préoccupations capables d'intéresser un large public. Quelques exemples des sujets traités: — l'adaptation difficile d'un vieux dans un pensionnat pour personnes âgées - Le nouveau village;

— un jeune (dans la vingtaine) vendeur de journaux au coin des rues, harcelé par le bruit de la ville, perd la tranquillité de sa vieille cabane construite en plein champ à cause de la construction d'un aéroport à proximité - Sorry for the Inconvenience;

— réflexions philosophiques d'un jeune (dans la vingtaine toujours) alors qu'il mourra dans cinq minutes, une bombe atomique ayant été lâchée sur la ville - Beautiful Day in a Negative World;

— version féministe du film de Jean-Luc Godard, Tous les

garçons s'appellent Patrick - All the girls s'appellent Nathalie (film bilingue);

— la mésadaptation d'un jeune Grec (devinez son âge) nouvellement arrivé dans son pays d'adoption - Tomorrow is Another Day;

— adaptation cinématographique de la pièce de Woody Allen Death - Hey, where's everybody going; et plusieurs autres...

Comme vous le voyez, les sujets ne manquent pas. C'est la technique qui faisait défaut: manque apparent d'originalité et de dynamisme dans le traitement, images sèches et son trop souvent inaudible.

Dans la catégorie «fiction», comme les autres, j'accepte sans opposition la décision du jury qui a voulu de toute évidence satisfaire le plus de gens possible. Un seul film aurait pu se mériter plusieurs prix offerts, et c'est Super-Maire, l'homme de trois milliards; mais qu'à cela ne tienne, puisqu'il s'est mérité en toute justice le Grand Prix Norman McLaren, ex-aequo avec le film Super-Frog de Francine Langlois. Ce dernier raconte l'histoire d'un surhomme québécois (qui ressemble étrangement à celui des U.S.A.) qui le 5 février 1980, jour de référendum au Québec, contrecarre les tentatives mal-

honnêtes d'un groupuscule anglophone pour rendre négatifs les résultats du référendum. Et on le sait bien: Super-Frog réussira et le Québec deviendra indépendant.

Super-Maire

Ce film raconte une collision navale survenue dans le port de Montréal: le France frappe le Vaisseau d'Or. On parle de catastrophe, car tous les passagers périssent. Tous ! ? Non ! Par miracle, M. Jean Drapeau, actuel maire de Montréal (est-ce utile de la préciser) s'en sortira. Une opération chirurgicale s'avère nécessaire, mais sans succès. On devra avoir recours au transfert bio-ionique, ce qui donnera naissance au Super-Maire (lui aussi étrangement ressemblant à celui des U.S.A.; décidément) et ce qui, par le fait même, surmultipliera sa mégalomanie.

Bien que son propos soit un peu gros (le mot est faible), ce film tranche nettement sur les autres présentés, par son dynamisme, son pep et son humour réussi. Avec peu de dialogue, le montage bien rythmé est accompagné d'une musique (classique) qui bat merveilleusement bien la mesure et nous tient ainsi en haleine jusqu'à la fin du film. Même si la séquence montrant Super-Maire traversant la ville, flambeau à la main, pour se rendre à l'Hôtel de Ville, est un peu longue. L'image est soignée, le son très présent et le montage presque parfait. Le propos du film, une cin(san)-glante parodie ayant pour tête de turc celle d'un politicien, en l'occurrence le maire Drapeau, est son seul point faible. N'eut été du personnage connu disséqué vivant, ce film aurait pu aller loin.

Son auteur: Jean-Claude Lauzon. Son école: l'Université du Québec à Montréal. Eh oui ! Son seul film valable cette année et l'UQAM l'emporte. Y'a de quoi être fier. D'autant plus que c'est la première fois qu'une institution francophone remporte le prix Norman McLaren depuis 1971, alors qu'il avait été décerné à André Leduc du Cégep du Vieux-Montréal pour son film «Oasis». Espérons que l'UQAM continuera dans la même veine durant les années à venir.

Sur ce, félicitations particulières à Francine Langlois et à Jean-Claude Lauzon, ainsi qu'aux autres, pour les prix remportés dont la liste figure dans l'encadré.

À l'an prochain pour le festival du film étudiant canadien qui se tiendra certainement à Montréal.

Yves Gagnon

Les prix

Liste des prix offerts lors du onzième festival du film étudiant canadien:

Grand prix Norman McLaren
Décerné par l'OFFICE NATIONAL DU FILM, et consiste en une bourse de \$1,000
Super-Maire, l'homme de trois milliards, de Jean-Claude Lauzon

— (Université du Québec à Montréal)
ex-aequo

Super-Frog, de Francine Langlois

— (Concordia University)

Prix Spécial du Jury

This is the title of my film, de Drew Morey

— (Sheridan College)

Meilleur film de fiction

Tomorrow's another day, de Tom Zoubanotis

— (Ryerson Polytechnical Institute)

Meilleur film documentaire

Ce prix n'a pas été décerné. Par contre, une mention a été offerte au film Honest Ed's de Marc Landry (York University)

Meilleur film d'animation

Who loves ya, baby, de David Carson

— (Sheridan College)

Une mention a également été décernée au film Le dessin animé de Yves Béland (Concordia University - A.P.J.C.Q.)

Meilleur film expérimental

Place, de Tony Giacinti

— (Simon Fraser University)

Une mention a également été décernée au film Dust and

Roses de Peter Piotrowski

(Concordia University)

Meilleur scénario

Tomorrow's another day, de Tom Zoubanotis

— (Ryerson Polytechnical Institute)

Meilleure direction

de photographie

Pièce interrompue pour piano sauvage, de Christian Duguay

— (Concordia University)

Meilleur montage

Pièce interrompue pour piano sauvage, de Christian Duguay

— (Concordia University)

Meilleur comédien

Jean Deschesne pour son rôle tenu dans le film Super-Frog

de Francine Langlois

— (Concordia University)

Meilleure comédienne

Maureen Brown pour son rôle tenu dans le film For Elizabeth

de Richard Zywockiewicz

— (York University)

Les festivals Être son propre critique

par André Paquay

Autant le dire de suite: «Le meilleur critique de vos films, ce doit être, et avant tous, vous-même!» Je ne dis pas, et la nuance est d'importance: «La meilleure critique de vos films, ce doit être, et avant toutes, la vôtre?»

Il y a un monde de différence entre être un bon critique et recevoir une bonne critique. On n'est pas souvent le premier, et par extension, souvent déçu du dernier.

Alors comment résoudre ce dilemme? Après tout, ne désirons-nous pas être l'un et recevoir l'autre? Être conscient à bon escient de l'un, d'où découlera l'autre?

Parmi tous les hobbies de l'univers, tous créés par l'homme, peu offrent autant de satisfaction, autant de joies que le cinéma. Le cinéma est connu de la presque totalité du genre humain, seules quelques tribus reculées, aux fins fonds des forêts vierges, peuvent-elles en ignorer l'existence; et ce, pour combien de temps? Leur montrerait-on un film d'ailleurs, les premières minutes de surprise passées, ces spectateurs «viegés» considéreraient les images projetées le plus naturellement du monde.

Les séances cinématographiques des mardi et samedi soirs, sont connues des Eskimos du Grand-Nord et des Nomades du désert, des Sherpas du Tibet aux Incas de Machu-Pichu!

Les gens aiment l'histoire; attention! Pas toutes les histoires, et si l'histoire est soutenue par une image, les voilà transportés aux pays de l'illusion, les voilà transportés dans le feu de l'action.

Combien fiers seraient les frères Lumière de voir l'ampleur qu'a prise leur invention, le cinéma? (Qu'ils considéraient d'ailleurs comme un jouet).

Nous devons un peu aux professionnels de pouvoir pratiquer notre hobby. N'essaye-t-on pas de les copier dans nos oeuvres tout amateur qu'elles soient? Et eux, les pro, ne doivent-ils pas de pratiquer leur «art» aux amateurs, ceux-ci, souvent, étant les inventeurs d'ineffables idées? Ceux-ci, parfois, devenant «pro».

L'art populaire de notre temps par excellence, c'est le cinéma; et sa popularité est due à ses capacités de rejoindre un grand nombre d'hommes. Combien d'hommes allons-nous toucher avec notre film? Un film est créé pour être montré. Faire un film et le laisser dans un tiroir n'a de sens que pour celui qui n'en a pas! Pour savoir le nombre d'hommes que nous pourrions toucher, nous devons présenter notre film d'amateur ou

de professionnel dans des festivals où nos films seront jugés. Il y en a partout dans le monde; pour amateurs, seulement, pour professionnels seulement ou pour les deux réunis.

Qu'y présenter? Absolument tout sujet de film imaginable pour être bien certain d'être déçu et de vous surprendre à glisser subrepticement ou furieusement selon le tempérament de chacun, caméra et film dans un tiroir à tout jamais. VOILÀ ce qu'il ne faut pas faire. Le cinéma doit atteindre les hommes et non pas un homme!

Qu'y présenter? Absolument tout sujet de film bien étudié. Vous aimeriez présenter aux juges d'un festival le baptême de la petite dernière de la femme du fils unique de votre père? Songez à présenter ce film sous la forme d'une histoire attachante. Commencez par y mettre un titre.

Exemple: «Bonjour le monde», ou encore... «Coucou, me voici!», ou sur une note plus romantique, «Le baptême de Dame X.» Le titre ne doit jamais révéler le contenu du film.

Une image est agréable à l'oeil si elle reflète l'environnement dans lequel nous évoluons. Si notre iris ne réagissait pas à la lumière, tout serait trop clair et trop sombre dans le cas opposé. Donc nos images doivent avoir une bonne exposition et seule la pratique nous permettra de régler l'iris (le diaphragme) de la caméra convenablement. Cela fait deux essais déjà et toujours pas de bons résultats? Mais vous avez toute la vie devant vous, recommencez jusqu'à complète satisfaction et épuisement de votre vocabulaire le plus douteux. Bon dienne, le temps passe...

Après le titre, vous direz aux hommes que vous désirez toucher: «Un film réalisé par X», et ce sera tout en fait d'écriture du début. Donc, votre nom ne paraîtra qu'une seule et unique fois. Une bonne leçon d'humilité! Ici, une parenthèse: mon premier film comportait, outre le titre les mots suivants: Réalisation André Paquay et puis ensuite apparut: Production: André Paquay.

À ce moment précis, dans la salle de projection privée d'un juge du festival de Cannes, une voix de stentor s'éleva: ENCORE? Fort heureusement, la nature est bien faite, le rouge n'est pas discernable dans le noir et tout comme le corbeau je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y reprendrait plus!!

Donc le titre y est, bien choisi,

et votre nom, tout comme le titre, bien exposés, soit sur fond uni, blanc sur noir ou rouge ou jaune ou tout simplement en surimpression de l'image, c'est très joli.

Alors l'action commence: vous pourriez y voir les efforts de la mère donnant naissance à sa fille si le film était intitulé «Coucou me voici», ou encore «Bonjour le monde»; efforts suivis par la claqué sur les fesses du chérubin, le pesage, un «close-up» du poids indiqué (intriguer les hommes que vous voulez toucher en engageant un complice pour «peser» sur la balance et montrer 17 livres au lieu des 7 réelles, et mieux encore si on est au métrique...) son premier biberon (nature ou artificiel), le sourire de la mère et celui du père (n'oubliez pas pour ce dernier de passer la caméra à quelqu'un d'autre), puis vous enchaînez avec un close-up (C.U.) des cloches de l'Eglise, un C.U. de la robe du bébé, un C.U. des fonds baptismaux, une vue du cortège cléricale en n'oubliant pas les yeux en forme de caisse enregistreuse du bedeau, suivis d'un C.U. de la tête déconfite du père de l'enfant (repasser la caméra), les rituels en bref du baptême et C.U. de la grimace de bébé ingurgitant le chlorure de sodium (quelle détestable coutume), la réaction de la mère, et ne pas oublier de montrer l'assurance de la marraine et les hésitations du parrain (sauf devant les gâteaux servis au goûter). Ajoutez-y un petit commentaire, et surtout, surtout impersonnel.

Puis, dans la même veine que le titre du début, faire apparaître le mot fin. La durée du film ne doit pas dépasser 3 minutes. Je vous le garantis, les juges seront favorables à poursuivre leur jugement, car ce n'est pas fini! Eh non, le cinéma c'est ça, exposition, mise en image, effets sonores, effets optiques, commentaire, recherche des angles de prise de vue, originalité dans le traitement du sujet, montage et impressions générales recevront tous une cote. La moyenne calculée sera la cote finale de votre film et celle-ci déterminera le prix auquel vous aurez droit... ou pas droit!

Le film décrit ci-avant est très rarement vu dans les festivals. En fait, les films de famille gagnants sont rares, car il est très difficile d'intéresser le public à sa famille, à ses problèmes. Chacun a les siens et ça nous suffit. Par contre, les problèmes familiaux présentés sous d'autres formes peuvent créer des films de fiction, les plus prisés en général par les juges des festivals. Les films documentaires sont recherchés aussi car les

(suite page suivante)

PLEIN CADRE FESTIVALS

Belgique Le festival de Liège

«Mesdames, Messieurs, nous avons le plaisir d'accueillir des gens venus de Pologne, d'Allemagne, d'Italie, et même, des personnes qui ont traversé l'Atlantique pour nous rendre visite. Pour ces deux personnes, Mme Danièle Des Rochers et M. André Paquay, nous vous demandons un applaudissement chaleureux; venus de Montréal, du Québec, ils nous font l'honneur d'être présents à notre Festival...»

C'est en ces termes que nous fûmes accueillis par M. F. Oury, président du Festival international de Liège; Liège, la Cité Ardente de la Belgique, et c'est tout à fait vrai.

Outre le fait qu'on y parle le français, les Français d'outre-mer y sont accueillis à bras ouverts! Cela ne prit que deux minutes pour savoir que les Québécois étaient arrivés, d'où s'ensuivit une réception chaleureuse de la part de tous les Liégeois présents!

Le Festival de Liège fut une réussite. Pas un seul accroc. Un horaire des films proposés respecté à la lettre. Un amphithéâtre exceptionnel, celui de l'Université de Liège, tout en beauté. Les meilleurs projecteurs disponibles (Bauer TC 600 micro computer!), une image, un son

de qualité supérieure, des gens soucieux de présenter chaque film dans les meilleures conditions possibles.

Le Festival international de Liège a lieu tous les deux ans et en était à sa deuxième édition, avec une inscription de près de 100 films!! A mon avis, ce festival est voué à une réussite spectaculaire dans les années qui viennent et s'inscrira certainement parmi les grands festivals internationaux.

Le Club-Ciné 8/16 nous a promis de nous envoyer 4 films à notre prochain Festival de Montréal, en février 1980.

Parallèlement au Festival du film se tenait le 8^e Festival Diaporama de la ville de Liège. Un nombre impressionnant de 160 participants s'y sont disputé \$2,500 en prix. Pour le cinéma, outre la remise d'un certificat, des prix divers d'une valeur de \$2,000 ont été remis à tous les participants ayant reçu une mention officielle.

Le film québécois Am-Gu s'est classé deuxième de sa catégorie et reçut une magnifique reliure sur la ville de Liège.

Et si d'aventure vous vouliez connaître la chaleureuse réception liégeoise, rendez-vous y et découvrez par vous-même tous les bienfaits de la Cité Ardente.

S'abonner au journal «Plein Cadre»,
c'est appuyer le jeune cinéma
au Québec

FORMULE D'ABONNEMENT

Nom:

Prénom:

Adresse:

Ville:

Code postal:

Téléphone:

Profession:

Abonnement: \$3.00 par année

Ci-joint: Chèque ☐ ou mandat-poste ☐
au nom de:

Association pour le jeune cinéma québécois
1415 est, rue Jarry, Montréal H2E 2Z7

N.B. Les membres de l'Association reçoivent
gratuitement «Plein Cadre»

Toucher un grand nombre d'hommes

(suite de la page précédente)

gens veulent en apprendre plus sur le monde, et les films documentaires et de voyage remplissent cette fonction adéquatement. Les films de dessins animés, les chansons filmées, les films de genre, etc... tous ont leur place sur la scène cinématographique mondiale.

Aux festivals, on rencontre bon nombre de cinéastes, certains au talent formidable. Selon les festivals, l'accent est mis sur les équipements et les conférences, c'est alors un festival à caractère de convention. Les autres festivals mettent l'accent sur les films présentés, les réalisateurs et les points distinguant les meilleurs. Bien évidemment, une convention attire du monde mais rarement de très bons films. C'est un peu le cas du festival du Super 8 de Toronto auquel j'ai assisté trois fois. J'y ai dénoté un manque flagrant de sérieux, de recherche, de fini dans les films des participants.

À une autre convention, celle de la Society of Amateur Cinematography, tenue en octobre 1978 à Montréal, se rejoignait une participation internationale de meilleure qualité. Quelques films 16mm étaient parmi les finalistes. Les adeptes du 16mm produisent des films mieux finis,

le prix du format 16mm requiert de ses utilisateurs une parcimonie dans l'emploi de la pellicule; en voilà toute la raison.

Au festival international des Amériques tenu chaque mois de novembre, il y avait en 1978 plus de 2,400 films inscrits, la plupart en 35mm. Un festival professionnel mais où le 16mm et le Super 8 avaient leur place. Une organisation exceptionnelle, et pour le fanatique, des films projetés dans 4 salles de cinéma durant 10 jours. Peu de conférences et peu de démonstration d'équipement.

Au Festival international du Canada, les films projetés au public ne sont que des films de qualité, projetés dans plusieurs salles canadiennes et la soirée de gala se tient à la Bibliothèque des Archives nationales à Ottawa au mois de juin.

Il faut signaler la parution récente de trois catalogues de films sur le jeune cinéma, particulièrement québécois. Il s'agit des catalogues des films que distribuent respectivement Cinéma Libre et Les Films du Crépuscule, et le catalogue-guide de la Coopérative des cinéastes indépendants.

Au Festival international de Cannes, les choses vont bon train, en qualité, en majesté, dans la plus pure tradition du Midi de la France. Superbe de A à Z. Des centaines de films chaque année, parmi lesquels il faut choisir le meilleur. Et bien, croyez-le ou non, c'est généralement chose aisée, et pourtant la qualité des films à Cannes est EXCEPTIONNELLE. Au cours de mes trois présences, j'y ai vu les meilleurs films d'amateurs de ma vie. Certains revus au Festival international du Canada. Sorties de groupes, réceptions, banquets sont parmi les fastes du festival. Des gens sympathiques du monde entier s'y retrouvent chaque année.

Au Festival international de BRNO, Tchécoslovaquie, seuls les films de fiction, à scénario, sont acceptés. Les participants sont logés et nourris gratuitement durant les trois jours que dure le festival. Beaucoup d'humanité, de chaleur et de rigueur émanent de ce festival à sa 20ème édition.

Au festival international de Malte, une petite île au sud de l'Italie, ce sont aussi des films de grande qualité qui remportent les palmes d'or. En 1975, à Cannes, j'y rencontrai l'actuel président du Golden Knight de

Malte. Depuis, nous nous sommes rencontrés en compétition à plusieurs reprises à travers le monde, lui en 16mm, moi en Super 8 (le 16mm n'élimine pas le Super 8, souvent c'est l'inverse!).

Puis il y a Melbourne, Londres, Caracas, Lisbonne, Liège, Turner Falls, Bruxelles, Ibiza, la Nouvelle-Zélande, la Tunisie, et maints autres endroits où des festivals sont offerts aux amateurs et aux professionnels.

Donc, il ne manque pas de pays ni de ville où vous pourriez toucher les hommes. Vos films, il faut les montrer. Pour remporter des prix, il faut être son propre critique: impitoyable envers soi-même, se refuser toute faiblesse, se forcer à photographier une scène encore et encore, la couper, l'épurer, l'enjoliver de musique soigneusement choisie et agrémentée d'un commentaire soigné, sain, figolé, où tous les éléments hétérogènes seront bannis. Puis alors de l'image parfaite, du son parfait, de la présentation parfaite de la mécanique du film, surgira l'incroyable, le beau, le vrai, comme un diamant de son écran... votre film, celui qui, sous les tropiques, ira, pour vous, toucher un grand nombre d'hommes!

Jeune cinéma à Radio-Canada

Au programme de Ciné-jeunesse, les samedis 1er et 22 décembre à 15 heures, Radio-Canada présentera des courts métrages de cinéastes débutants.

Plusieurs pays d'Europe, notamment ceux de l'Est, produisent beaucoup de films pour enfants. Notre pays, déficient en ce domaine, compte pourtant de nombreux jeunes cinéastes de talent qui ne demandent qu'une chose: qu'on voie leurs oeuvres. Les jeunes téléspectateurs de Radio-Canada auront donc l'occasion de se rendre compte, à Ciné-jeunesse le 1er et le 22 décembre, de la qualité des quelques films qu'on leur montrera, tous réalisés par des cinéastes qui débutent.

À l'affiche de l'émission du 1er décembre (nous parlerons dans le temps de celle du 22) Gar-ou-Chigar de Nicole Légaré; Tournesol et Tournepluie au jardin de la magie de Suzanne Kassabgui; Otonne de Nicole Légaré; le Concert de Luc Dupuis et la Cabane de Richard Lavoie.

CINÉ ANDRÉ PAQUAY ENR. & ASSOCIÉS

TOUS LES SERVICES
DE PRODUCTION
ET DE POST-PRODUCTION
EN SUPER 8

Tournage, montage, titres, commentaires,
textes, narration, musique, sonorisation,
synchro, effets optiques, sonores, etc.

TRANSFERTS VIDEO
SOUFFLAGES/RÉDUCTIONS 8 16 35

INDUSTRIELS DOCUMENTAIRES
REPORTAGES ANALYTIQUES
ET SERVICES SPÉCIAUX
AUX AMATEURS



465-3247
671-8469